

## LE SALUT DE LA FEMME AFRICAINE DANS L'EXIL : L'INTÉRACTION BONHEUR- IDENTITÉ DANS UNE PERSPECTIVE PROBLÉMATIQUE

**Mbaye DIOP**

Université Gaston Berger – Sénégal

[mbayediopoete@gmail.com](mailto:mbayediopoete@gmail.com)

**Résumé :** De son vrai nom Mariétou Mbaye, Ken Bugul est l'une des premières romancières à représenter, dans *Le Baobab fou* publié en 1982, une Africaine qui vit en Europe des aventures telles que l'avortement, la drogue, la prostitution et le suicide. Par contre, Calixthe Beyala fait partie des écrivains expatriés pour qui l'exil représente un véritable salut. Pour la romancière franco-camerounaise, la liberté de la femme se trouve dans l'immigration parce qu'elle considère l'homme africain comme un agent aliénateur dans ses œuvres. Ainsi, les deux écrivaines présentent le rapport dialectique qui existe entre les pays du Sud surexploités et appauvris et le Nord industrialisé. Par extension, elles montrent la tendance des Noires émancipées ressortissantes des pays francophones à voir en l'ancienne métropole, la solution à la crise, le sous-développement et les pesanteurs sociales. Mais, une fois en Europe, il y a le rejet de l'autre et la quête d'une identité noire à reconquérir. C'est dire que la littérature africaine confère une importance à l'exil de la femme africaine avec ses conséquences heureuses et malheureuses que nous nous proposons d'étudier à travers cet article qui problématise l'interaction bonheur et identité dans une perspective problématique.

**Mots-clés :** bonheur, amour, migritude, exil, émancipation.

**Abstract:** With her real name Mariétou Mbaye, Ken Bugul is one of the first novelists to represent, in *The abandoned Baobab* published in 1982, an African woman who lives in Europe adventures such as abortion, drugs, prostitution and suicide. On the other hand, Calixthe Beyala is one of the expatriate writers for whom exile represents a true salvation. For the French-Cameroonian novelist, women's freedom is found in immigration because she considers the African man as an alienating agent in her works. Thus, the two writers present the dialectical relationship that exists between the overexploited and impoverished countries of the South and the industrialized North and, by extension, the tendency of emancipated black women from French-speaking countries to see the former metropolis as the solution to the crisis, underdevelopment and social burdens. But, once in Europe, there is the rejection of the other and the quest for a black identity to be regained. That is to say that African literature gives importance to the exile of African women with its happy and unhappy consequences that we propose to study through this article which problematizes the interaction between happiness and identity in a perspective of failure.

**Keywords:** happiness, love, migritude, exile, emancipation.

## Introduction

Dans les fictions, seuls les personnages féminins inscrivent leur quête d'émancipation et de bonheur dans une perspective de métissage culturel. Avec une bonne touche de mémoire identitaire et de dialogue avec l'homme, ils atteignent leur objectif et deviennent, dès lors, les agents d'un changement possible pour l'Afrique. Chez Calixthe Beyala, l'interaction bonheur et identité ne peut être réalisée que par la conjugaison de l'intériorité et de l'extériorité, par la synthèse des valeurs africaines et occidentales, c'est-à-dire la modernité. Cela signifie que cette modernité devient la mémoire identitaire de l'universalité. La force subversive des personnages féminins de Calixthe Beyala se dresse en prétexte pour « penser autrement l'Afrique », en revendiquer la réinvention. Ken Bugul, quant à elle, replace l'interaction bonheur et identité dans une perspective d'échec. En effet, elle milite pour une émancipation féminine thérapeutique, voire cathartique ; avant tout, la femme doit d'abord se sentir en harmonie avec elle-même, et ce quel que soit son régime matrimonial. L'écriture du *Baobab fou* est une écriture thérapeutique. Il y a, dans ce livre, une volonté de revenir sur soi. Ce discours de la romancière rappelle l'élan autobiographique où le personnage féminin narrateur porte le même nom que l'auteure, Ken Bugul. Puisant aux sources d'une expérience authentique, ce livre mène une réflexion paradoxale et courageuse sur les traditions africaines, la polygamie, la monogamie, l'aliénation, la séduction, la vie et la mort. Ainsi, les romans de la migritude<sup>1</sup> de Ken Bugul se lisent comme le prolongement de la même histoire. Ken Bugul invite l'Homme à réfléchir sur les notions de féminisme et de bonheur au sein d'une relation amoureuse. Féminisme et polygamie seraient-ils incompatibles ? La polygamie ne pourrait-elle pas être un pan de la modernité, si tant est qu'elle permet à la femme de vivre une relation amoureuse en accord avec ses repères culturels et spirituels ? Deux itinéraires de quête du bonheur amoureux se dessinent : Afrique-France-Afrique pour les personnages féminins de Calixthe Beyala ; Afrique-Europe-Afrique pour ceux de Ken Bugul. Cependant, dans les deux cas, ce bonheur n'est réalisable que dans une logique de retour temporaire ou définitif et d'ancrage au pays natal. Le bonheur amoureux, dans le contexte de la migritude, nécessite de rester fidèle à son identité. Calixthe Beyala et Ken Bugul proposent deux démarches qui, si elles se recoupent en certains points, sont révélatrices de l'établissement géographique propre à chaque auteure. Le lieu géographique participe bien, par un jeu d'influence, à la construction de l'identité et du mode de pensée de tout individu. Dans les œuvres de l'immigration actuelles, l'interaction amour-identité détermine le destin de nombreux personnages féminins qui entreprennent le voyage Afrique-Europe et/ou Europe-Afrique. Chez les écrivaines, la littérature de la migritude est véritablement née dans les années

---

<sup>1</sup> Jacques Chevrier a écrit un article qui aborde cette question définie sous le terme « Migritude », en opposition à la Négritude. Selon Chevrier ce « néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs qui ont délaissé Dakar et Douala au profit de Paris, Caen. Loin d'être source d'ambiguïtés, ce statut semble avoir désinhibé les écrivains par rapport aux questions d'appartenance... », in « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de « migritude ». *Notre Librairie*, n° 155-156, juillet-décembre 2004.

1990, après *Le baobab fou* de Ken Bugul paru en 1982. Nous analyserons les œuvres de Calixthe Beyala – écrivaine vivant en France –, notamment *Maman a un amant*, *Assèze l'Africaine* ; et à celle de Ken Bugul, *Le baobab fou* qui proposent une dimension particulière et nouvelle du rapport que la femme africaine intellectuelle et « évoluée » entretient avec l'Afrique. Il s'agira de montrer d'abord que, dans le roman féminin d'Afrique noire francophone, l'exil est le lieu d'échappatoire de la femme africaine. Ensuite, nous démontrerons que seuls ces personnages ayant migré inscrivent leur quête de bonheur dans le cadre de la mémoire identitaire et parviennent à atteindre leur objectif.

## 1. Lieu de l'émancipation de la femme

Il est important de remarquer qu'aujourd'hui l'exil masculin est différent de l'exil féminin dans la littérature africaine contemporaine. L'exil n'est plus associé à toute une série de sentiments négatifs tels que la solitude, l'isolement, l'aliénation, le bannissement, la déportation et le dépaysement. Il est plutôt question d'un certain nombre de raisons qui conditionnent la femme africaine.

### 1.1 Les raisons sociales

La littérature africaine, qui se veut le miroir de la société, décrit, de manière saisissante, la situation des femmes africaines vouées à l'exil. Les romancières mettent en scène des personnages qui s'exilent en Europe pour essayer de changer le cours de leur destin. Dans *Le Baobab fou*, par exemple, Ken Bugul, toute jeune, aspire à la liberté. Violant la tradition, elle prend plaisir à s'adonner aux jeux des garçons. En partant pour la Belgique terminer ses études, elle veut relever le défi et tient tête à cette grand-mère qui la déteste parce qu'elle est allée, selon elle, à l'école française, ce qui a exacerbé son penchant pour le féminisme et sa révolte contre les principes traditionnels : « Ce fut le début d'une épopée que je vécus, moi, une femme, une Noire, qui, pour la première fois, accomplissait l'un de ses rêves, le plus cher. Partir vers la Terre promise. » (Ken Bugul, 1996. p. 42). Sa désillusion sera d'autant plus grande que son manque d'attaches parentales (abandon de sa mère et père très vieux) se mêle à son assimilation ratée. S'ensuit une dégringolade sociale et personnelle. Convaincue que « dans tout exode, il y a altération de l'échelle de valeurs (ken Bugul, 1996. p.77), Ken Bugul perd ses normes. Elle affiche et adopte un comportement de dégénéré. Sans repère, elle se réfugie dans la drogue et le port vestimentaire agressif : « J'essayais de scandaliser la société dans des robes transparentes aux couleurs vexantes, le crâne rasé, des chapeaux immenses, cherchant à afficher le surréalisme à l'envers » (Ken Bugul, 1996. p.119). Découvrant que ces gens auxquels elle s'identifiait tant « ne s'identifiaient pas à [elle] » (Ken Bugul, 1996. p. 67), ayant tourné le dos aux valeurs de sa race à laquelle elle ne peut pas s'assimiler non plus, car ses compatriotes eux-mêmes, « aliénés » par le colonialisme, ont perdu toute identité propre, Ken Bugul sombre dans la déchéance de la drogue et de la prostitution. Ne parvenant pas à « être » une personne reconnue, repoussée dans une fonction de bel objet noir, accablée de solitude, un dernier sursaut la fait fuir ce monde et retourner « au village ». De même, Mariama Bâ, dans *Une si longue lettre* (1979), expose une

situation similaire avec son personnage Aïssatou. Présentée comme l'alter ego de Ramatoulaye, elle refuse les consensus sociaux et lois édictées par la famille de son mari Mawda. Ses études d'interprétariat en France, qui lui ont permis de s'exiler aux Etats-Unis dans un milieu diplomatique, lui confèrent la possibilité d'assumer son statut de femme divorcée. Quant à Calixthe Beyala, elle fait partie des écrivains expatriés pour qui l'exil, loin d'être synonyme de bannissement, de séjour obligé et pénible, représente au contraire un véritable salut, d'où une conception positive de l'ailleurs perçu avant tout comme la solution aux difficultés rencontrées par les Africaines. Elle soutient dans un entretien qu'elle accorde à Emmanuel Matateyou : « L'exil résout beaucoup de choses [...]. L'exil me donne la liberté qui m'est refusée, l'exil me donne la parole qui m'est refusée, l'exil est ma survie. Je ne dirai pas vie, mais survie » (Emmanuel Matateyou, 1996. p.613). L'Afrique post-coloniale, telle qu'elle apparaît sous la plume de Beyala, est un enfer pour la femme. C'est, en effet, un cadre qui s'illustre par une précarité. Ainsi, le salut se trouve de l'autre côté, dans l'hexagone. Dans *Assèze l'Africaine* de Calixthe Beyala, l'héroïne est victime du test de l'œuf, épreuve consistant à introduire un œuf dans le vagin d'une fille pour vérifier sa virginité : « Grand-mère s'acharnait à faire de moi une épouse. Tous les mois, je subissais l'épreuve de l'œuf » (Calixthe Beyala, 1994. p.20). De même, dans *C'est le soleil qui m'a brûlée*, Ateba est également soumise au test de l'œuf sous l'œil vigilant de sa tante Ada ; l'objectif étant de s'assurer du « bon état » du corps féminin avant le mariage, devenu une vente aux enchères. C'est ce qui ressort des propos de Mégri lorsqu'elle relate sa cérémonie de dot :

Les pourparlers commencèrent. On énuméra les vaches, les moutons, les poules qu'il fallait apporter en échange de ma personne. Je me faisais l'impression d'une esclave sur le marché public. Mon corps était mis aux enchères... Mais regardez ses dents, elle a toutes ses dents. Mille francs ! J'ai entendu deux mille, qui dit mieux. Allez, messieurs ! Mais regardez-moi ce corps. Fait pour enfanter. Ces seins. Trois mille francs. D'ailleurs que vois-je ? Elle est enceinte. Une parfaite reproductrice avec preuve à l'appui [...] Le pire fut quand, à la fin, mon futur beau-père, après m'avoir longuement dévisagée, me prit dans ses bras et me donna un baiser sonore sur les joues pour me souhaiter la bienvenue dans la famille. Un baiser reçu comme un sceau marquant l'appartenance.

Calixthe Beyala (1990, p.41)

Au contrôle de la virginité, s'ajoute l'excision qui, elle, consiste à retrancher le clitoris de la jeune fille. Notons, aussi, que la plupart des personnages féminins ont subi cette aliénante et épouvantable pratique. La tradition devient, dans ces conditions, l'un des plus grands obstacles à l'épanouissement de la femme africaine. En effet, dans sa lutte désespérée vers la liberté, celle-ci se heurte constamment aux écueils de la tradition, partout, ils s'amoncellent, bouchant la vue, obstruant la gorge, éraflant la main timide tendue vers la lumière. C'est donc tout naturellement que la femme va se tourner vers l'ailleurs proposé comme l'ultime solution. Si la France est l'espace de l'émancipation, c'est, d'abord, parce qu'elle permet à la femme africaine de rencontrer un partenaire,

capable de l'aider et lui procurer le bonheur en la personne du Blanc. C'est l'occasion pour l'auteure d'opposer le comportement amoureux de l'homme noir à celui du Blanc. De fait, contrairement au Noir qui est incapable de manifester de la tendresse, le Blanc, lui, est plus attentionné et mû par le désir de procurer de la joie à sa partenaire. Calixthe Beyala reprend, en quelque sorte, le mythe africain relatif à la tendresse du Blanc et qui pousse de nombreuses femmes à rechercher, avec acharnement, la compagnie d'un homme de peau blanche. Quant à Sorraya, elle affirme qu'« aucune femme [...] ne peut prétendre devenir une femme si elle n'a pas lu Simone » (Calixthe Beyala, 1994. p.67). Comme l'a si bien affirmé Ambroise Kom, l'auteur « semble fonder son espoir de libération de la femme sur les bonnes dispositions de l'Autre » (Ambroise Kom, 1999- 2000. p. 48), sur ses luttes, sur ses victoires. Dans son essai *Lettres d'une Africaine à ses sœurs Occidentales*, la romancière écrit :

Je suis venue en Occident, attirée par vos théories, vos combats, vos victoires. Grâce aux revendications des femmes Occidentales leurs consœurs des pays africains ont vu l'espoir de se libérer des pratiques ancestrales rétrogrades poindre à l'horizon.

Calixthe Beyala (1995, p.10)

Mais, bien plus, son œuvre est une invitation à la solidarité entre les femmes quelles que soient leur origine, leur couleur, leur classe. Toujours, dans les œuvres de notre article, les raisons qui poussent les héroïnes à s'exiler demeurent à peu près semblables. Si elles empruntent le chemin de l'exil, ce n'est pour acquérir une connaissance livresque et retourner au bercail mais bien pour y reconstruire leur vie, bâtir d'autres projets, en un mot pour se réaliser. Lieu de supplice pour l'homme qui a désormais tout perdu de ce qui constituait son prestige (sa tradition, sa religion, sa place au sein de la famille), l'exil est plutôt, pour la femme, une occasion d'ouverture et de prise de conscience. Désormais, libérée des préjugés et de la domination de l'homme, la femme peut sereinement envisager sa propre liberté : sexuelle mais aussi politique et sociale. L'exil sauve, donc, les personnages féminins, ce qui aboutit à la dégénérescence masculine.

### **1.2 Lieu de déchéance masculine**

Dans ses romans, Calixthe Beyala fait le procès de l'homme africain, considéré comme un agent aliénateur. Pour la romancière franco-camerounaise, si la femme souffre, c'est toujours la faute des hommes dans la mesure où ce sont eux qui tiennent le bâton du commandement. Partout, « les hommes ordonnaient [...]. Les femmes obéissaient » (Calixthe Beyala, 1999 p.37). Pour Calixthe Beyala, même sur le plan sexuel, les Africains s'illustrent par leur brutalité. C'est ce type d'homme qu'incarne le père de Loukoum dans *Le petit prince de Belleville* et sa suite, *Maman a un amant*. Ces deux romans racontent l'histoire de la famille d'Abdou Traoré, un ancien combattant, parti du Mali, son pays natal, pour chercher fortune dans la capitale française. Dans le quartier populaire de Belleville où il vit avec ses deux épouses et ses enfants dont

Mamadou Traoré, alias Loukoum, narrateur principal du récit, Abdou rejette les idéologies occidentales pour ne considérer que les lois traditionnelles musulmanes relatives à la supériorité de l'homme sur la femme. Même dans la gestion de sa famille, cet homme se comporte comme un véritable dictateur. M'am affirme :

Il savait être le centre du monde, ou la totalité, un point d'intercession où tout lui était ramené, agencé dans l'ordre qu'il aurait prévu. Ses mains n'imploraient pas elles prenaient. Il ordonnait. Il était plus grand que les ténébres. En dessous de lui, c'était le désordre de l'ordre.

Calixthe Beyala (1999, p.145)

En dépit des plaintes de son mari, Mammaryam dite M'am, la première épouse et mère adoptive de Loukoum décide d'aller encore plus loin en mettant en exécution le projet qu'elle nourrissait depuis belle lurette : « Partir, acheter [la] liberté » (Calixthe Beyala, 1999, p.61). Elle commence, pour ainsi dire, par transformer sa façon de s'habiller en optant pour les petites culottes courtes et des robes à fleurs. Ensuite, elle trouve l'occasion de changer sa vie de femme pauvre et dominée en créant une petite « entreprise » de fabrication de bijoux exotiques avec le concours de Lokoum. Grâce aux bénéfices réalisés, elle peut se payer le luxe d'envoyer toute sa famille en vacances à Cannes. Cela constitue en soi un événement car, comme le dit Loukoum, « ce n'est pas tous les jours que des Nègres de Belleville se tirent à Cannes » » (Calixthe Beyala, 1999, p.15). Lors de ce séjour, M'am se prend un amant pour trouver et éprouver l'amour. Le narrateur, le jeune Loukoum, témoin privilégié, rapporte le désespoir de son père face au comportement de sa femme. Cette relation, qui sera, en fin de compte, une école d'amour, permet à M'am d'apprendre l'érotisme et de découvrir « le relais de tendresse qu'Abdou [lui] refusait » (Calixthe Beyala, 1999, p.232). Avec les encouragements de son amant blanc, M'am apprend à lire et à écrire et ce malgré le sentiment de désapprobation des Nègres de Belleville très attachés à la culture africaine. Cette décision l'aide à se débarrasser de son manteau de « femme née à genoux aux pieds de l'homme » » (Calixthe Beyala, 1999, p.34). Si, plus tard, elle revient à la maison, le rapport de force s'est équilibré, voire inversé en sa faveur. Comme on peut le remarquer, l'exil scelle la déchéance de la gent masculine. L'homme, tel qu'il apparaît dans les deux romans de Calixthe Beyala, est un être faible et vulnérable, totalement désemparé et incapable de s'adapter aux exigences de la vie en Occident et à l'évolution irréversible du monde. L'image de l'homme fort, dominateur et maître de la femme qui prévalait dans l'espace africain a disparu pour laisser place à celle d'un homme désabusé, totalement impuissant. Affaibli, l'homme adopte désormais la posture de la victime. Les hommes deviennent passifs et inactifs ; les femmes dynamiques et actives. Pourtant, il faut souligner que la négation totale du sexe masculin chez Beyala est à la fois rare et extrémiste, bien que le séparatisme soit inévitable pour que l'Afrique progresse. La vision séparatiste de Calixthe Beyala n'est usuellement pas partagée car en Afrique noire le séparatisme comme le féminisme est rejeté comme un prolongement de l'individualisme, antithèse de l'esprit communautaire de la tradition africaine.

D'autres écrivaines adoptent une position moins radicale mais toujours féministe, si nous comprenons par féminisme un appel à la solidarité entre les femmes. Il est sûr que les rapports ambigus avec le féminisme dont les textes de notre corpus et leurs auteurs font preuve, soient symptomatiques de la nature conflictuelle de l'identité culturelle de la femme africaine. L'équilibre entre l'individu et la communauté, la modernité et la tradition est toujours à renégocier. Quoique les propos féministes de Calixthe Beyala et de Ken Bugul paraissent distincts et proposent une diversité de féminismes et/ou de voies d'émancipation, ils restent, toutefois, tous deux ancrés dans l'identité africaine. Une identité généreuse, qui s'ouvre à celle de l'autre, en l'occurrence l'Européen. L'émancipation, sinon le féminisme entendu ici comme épanouissement, permet de s'accomplir dans l'altérité. Les différences entre les immigrés ne détournent pas le regard lucide que les romanciers contemporains, à l'instar de ceux des années antérieures, posent sur le continent, sur les préoccupations de l'Afrique d'aujourd'hui et ses relations économiques et culturelles avec le reste du monde, sur l'appel à plus de liberté et d'égalité dans les rapports entre le Nord et le Sud, sur la place de l'Afrique et des Africains dans le monde contemporain. Toutefois, dans les œuvres de notre corpus, le diptyque amour-identité détermine le destin de nombreux personnages féminins qui entreprennent le voyage Afrique-Europe et/ou Europe-Afrique que nous allons à présent étudier.

## **2. Le diptyque amour-identité à la croisée des destins**

Ces femmes romanesques de Calixthe Beyala et de Ken Bugul ont en commun la fuite de soi, la passion de faire leurs la pensée, la psychologie et le mode de vie du Blanc – et ce de manière parfois inconsciente –, bref, de se fondre en l'autre tout en gommant, extirpant la mémoire et leur identité africaines. Ainsi, jalousie, crise, dépression, mort de la vie – corollaire de la dés-identification – les caractérisent.

### ***2.1 Afrique/Europe : amour et refus de soi***

Les personnages féminins, dans les romans dits de la migritude, évoluent dans une situation du tragique, notamment dans le contexte de l'interaction migritude, amour et identité. Ils se trouvent, alors, tiraillés entre leur recherche du bonheur dans l'amour et leur quête irrépressible de modernité, quoiqu'ils soient aliénés. Le destin de ces personnages devient, dès lors, tributaire de leur réaction face au tragique. La situation du tragique entraîne, chez les personnages féminins de Calixthe Beyala, la démesure et la violence verbale ; chez ceux de Ken Bugul, la résignation et, finalement, le renoncement au combat. Les deux romancières sont marquées par une complicité de destins avec leurs personnages. Elles les habitent, les scrutent, les façonnent de l'intérieur par une littérarité de l'introspection, voire de la confession. L'expression de l'écriture est alors à la hauteur de l'intensité osmotique entre les auteures et leurs personnages féminins. Chez la majorité des personnages féminins beyaliens, la source du tragique émane de la rupture entre la réalité et le désir, la tradition et la modernité, le passé et le présent, la mémoire et

l'identité à forger. Ces personnages qui tournent inexorablement le dos à l'Afrique sombre dans la fragilité et la précarité dans l'univers parisien. Si on peut y déceler ici une forme de rébellion matérialisant un processus de désamour, le problème de l'apparence corporelle, elle-même liée à l'identité, se pose aussi. Sorraya, dans *Assèze l'Africaine*, mariée à un Blanc, se signale par son arrogance vis-à-vis de son entourage immédiat, de l'Afrique et de son époux. Après quatre tentatives de suicide en deux ans de mariage, elle parvient, enfin, à mettre fin à ses jours. Sorraya a donc échoué dans sa quête de la femme, de la personnalité et de la modernité. Quoiqu'elle ait eu tout pour réussir, dans son égocentrisme et sa mégalomanie, elle a ignoré les valeurs de douceur et de « soumission » propres à la femme africaine et rejeté les vertus de générosité et de solidarité africaines en voulant être autre. Chez Ken Bugul, l'héroïne et narratrice du roman autobiographique *Le Baobab fou*, venue à Bruxelles pour poursuivre ses études supérieures, échoue, elle aussi, dans sa quête. En voulant s'assimiler à la civilisation occidentale, elle devient un objet de curiosité pour de nombreux Blancs attirés par sa peau noire et se perd dans les méandres de la prostitution. La transformation de Ken en Belgique qui se traduit par ses habits provocants et son refuge dans la drogue garde comme signification sociale, l'impasse identitaire dans laquelle elle se trouve, la frustration et la déception d'une politique et d'un système social raciste qui la broie sans effort d'intégration. Ses propos sont suggestifs : « J'étais par terre, le corps lacéré, le cerveau en feu, incapable de faire un mouvement. [...] Je m'étais accrochée à elle [Laure] et lui demandais de m'arracher la peau ; je ne voulais plus avoir la peau noire » (Ken Bugul, 1996. pp.137-138). Cet acte ouvre la perspective d'un changement d'état, de statut de Ken. De l'étudiante passive, elle se décide de se lancer dans la recherche d'un emploi. En conséquence devient-elle danseuse dans un club tenu par des Arabes. Aussi, découvre-t-on que cette puissance économique, bâtie sur le matériel, renferme des dessous, des tares. D'ailleurs, de nombreuses études ont montré que ce sont souvent la drogue, la mafia avec les réseaux d'exploitation..., qui participent à la puissance de l'ailleurs qui fascine. Toutefois, celles-ci sont perçues comme des voies qui facilitent l'accès rapide à la réussite, voire l'enrichissement qui obnubile certains immigrés africains. Mais ceux qui, comme Ken Bugul dans *Le Baobab fou*, croyaient avoir assimilé l'identité des anciens colonisateurs, qui avaient cru sincèrement pouvoir s'identifier « aux Blancs », ont découvert avec amertume que ces Blancs ne voulaient pas se ressembler à eux : « J'étais plus frustrée encore : je m'identifiais à eux, ils ne s'identifiaient pas à moi » (Ken Bugul, 1996 p.67). Ken Bugul a été marquée à vie par cet enseignement colonial, qui a conditionné tous ses choix par la suite. Elle tire la conclusion : « Le Noir était ridiculisé, avili, écrasé [...] On les représentait [les Noirs] à l'encre de Chine la plus opaque et ils étaient laids et sans lumière » (Ken Bugul, 1996, p.106). Ces aspects négatifs brisent le mythe de l'Occident qui présentait cet espace comme le lieu privilégié pour l'obtention d'un emploi. Elle est en proie d'un Occident luxueux dans sa chute généreuse : « Un pion dont ces gens-là avaient besoin pour s'affranchir d'une culpabilité inavouée. [...] Leur décadence, je ne pouvais me l'imaginer, car depuis vingt ans, on ne m'avait appris rien d'autre d'eux que leur



supériorité » (Ken Bugul, 1996, p.74). Aussi, elle avoue, consciente : « De plus en plus je me rendais compte que je jouais un jeu avec le Blanc. Léonora m'en fit la remarque une fois : "Arrête de jouer, sois toi-même." Mais qui étais-je ? » (Ken Bugul, 1996, p.67). En fin de compte, tout au long du livre, en contrepoint, il ressort que l'Occident, gris et froid, décadent, trépidant, souffre davantage de « mal être » que l'Afrique traditionnelle, laquelle évolue avec lenteur dans l'immanence du soleil et des baobabs. Seuls ceux qui cherchent leur reflet dans le miroir occidental « brisent l'harmonie », au risque de devenir « fous ». Nombreux sont les Africains qui s'adonnent à ces pratiques dès leur arrivée. Cela est surtout lié au fait qu'ils se trouvent très vite confrontés au manque d'emploi, tant occulté mais qui, de plus en plus, sévit dans les pays occidentaux. Son séjour européen inscrit sa vie dans une logique de bouleversement, de perte de repères jusqu'au moment où l'échec se matérialise par un retour précipité en Afrique afin de « renaître ». C'est également un retour précipité en Afrique qu'effectue Marie Mbaye, *alias* Marie Ndiaga, l'héroïne de *Cendres et braises*. Cette femme tombe amoureuse de Y., un Français, et accepte de le suivre à Paris. Elle découvre alors que Y. est marié et aime son épouse. Elle va donc vivre seule, dans un quartier cossu du sixième arrondissement de Paris, « cinq années de drames, de tourmentes [...], où le bout du tunnel n'était pas toujours visible » (Ken Bugul, 1996. p.105). Tout en endurant l'alcoolisme de son amant blanc et sa violence, elle éprouve perpétuellement un sentiment de culpabilité pour usurpation d'époux, la législation française ne permettant pas à l'homme d'afficher sa polygamie. Instruite, comme toutes les héroïnes de l'auteure d'ailleurs, Marie Mbaye perçoit l'union maritale ou conjugale avec le Blanc comme le ferment de son total accomplissement et s'inscrit, dès lors, dans un refus absolu de la condition traditionnelle de la femme africaine, d'autant plus que « Y. était un homme élégant, très distingué » (Ken Bugul, 1996. p.105) et intelligent. *Cendres et braises* peut, alors, se lire comme l'expression d'un dépit né de ses espoirs déçus. Calixthe Beyala et Ken Bugul axent leur analyse sur les dures conditions de vie des immigrés qui évoluent dans un espace carcéral avec toutes les conséquences. Cela participe à mettre en exergue les aspects les plus négatifs du voyage qui sont la privation, le manque de liberté, le dénuement, l'humiliation.

## 2.2 Europe/Afrique : amour et mémoire identitaire

Chez Calixthe Beyala, deux figures de femme, M'ammariam, dans *Maman a un amant*, et Assèze, dans *Assèze l'Africaine*, réussissent leur subversion et leur quête du bonheur. Elles font des concessions et acceptent de reprendre le dialogue avec l'homme, car « chez le Nègre, on a toujours penché du côté du cœur » (Calixthe Beyala, 1999, p.298). M'ammariam, chef de sa propre fabrique de bracelets, ne se laisse pas, quant à elle, éblouir par le mirage de l'Occident et décide de regagner le toit conjugal, afin d'y réinsuffler la lumière vitale. Elle avait pourtant une alternative : devenir l'épouse de Monsieur Tichit, son amant français dont le registre de langue soutenu et l'apparence physique dénotent l'instruction et l'aisance matérielle. Mais le choix de M'am est dicté par l'amour qu'elle porte à ses enfants et à son époux auxquels elle se doit d'assurer une

bonne existence. L'amour de M'am pour autrui fonde, finalement, la forme la plus directe, la plus riche de son accomplissement et de son émancipation. Elle répond, de ce point de vue, au programme de l'auteure pour qui la femme subversive, accomplie et émancipée est intelligente, pleine de bon sens, de sens d'organisation et de créativité ». Aussi, comme en témoigne le narrateur Loukoum, M'am est-elle heureuse :

Mon papa reprend du poil de la bête et M'am frissonne devant lui comme une Scarlett, et tout est limpide autour d'eux comme une illusion. Ils sont heureux, ces Nègres de Belleville, avec cet amour qui les ensanglante comme un coucher de soleil.

Calixthe Beyala (1999, p.298)

Assèze, le second personnage qui exprime son bonheur (Calixthe Beyala, 1994, p. 348) – ce cas est unique dans les fictions de Beyala –, hisse, tout au long de son itinéraire, l'Afrique au rang d'espace de référence et de repère. Son itinéraire est cyclique. Assèze quitte son village natal pour Paris, en passant par Douala, avec, à la fin du roman, un voyage Paris-village natal-Paris. C'est là un véritable parcours initiatique de la femme africaine, synthèse de l'humanité, c'est-à-dire celle qui est façonnée par les valeurs vitales de l'Afrique et de l'étranger, dans un procès d'interpénétration des cultures, de quête de soi et de l'autre. Le récit d'Assèze a toutes les composantes d'un récit de voyage ulyssien : départ, épreuves, victoire, retour chez soi ainsi que la dialectique narrative du dehors et du dedans. L'héroïne, après avoir conquis la Toison d'or (l'époux et le bonheur), regagne son village, pleine d'usage et de raison, pour se laver de la souillure des épreuves endurées en Europe. Le pays natal apparaît ici comme un espace privilégié d'assomption, de transcendance et d'accomplissement de soi. Ce retour avec l'époux français pour y célébrer leur mariage se comprend aussi comme une plongée effectuée dans les profondeurs de la mémoire, celle qui consolide l'union du couple, bien qu'il soit mixte et la possibilité pour l'homme blanc de connaître l'Afrique. Ce retour permet également une mise à jour des conditions des relations entre époux et de leur rapport au monde. Parallèlement, les récits de Ken Bugul, quant à eux, fonctionnent différemment : les personnages ne retournent pas au pays natal avec la Toison d'or ; celle-ci les y attend. Les personnages féminins de l'auteure entreprennent donc des voyages pour rien. Le cercle ici n'est plus symbole de plénitude, mais plutôt parcours initiatique qui aide à réaliser la valeur de l'enracinement culturel. Dans *Le baobab fou*, Ken Bugul entreprend un retour au village natal pour prendre du recul. Le silence qui l'envahit lorsqu'elle se trouve devant le baobab signifie sa réconciliation avec la réalité traditionnelle africaine et sa réintégration dans celle-ci. Plus prégnant encore est le destin de la narratrice-personnage de *Cendres et braises* et *Riwan ou le chemin de sable*, intellectuelle « évoluée » dont la vie est meurtrie par les tumultes d'une longue quête, non d'identité mais d'identification à l'Europe et aux cités africaines. Le retour au village lui sert de tremplin pour recouvrer l'harmonie identitaire. L'héroïne de Ken Bugul choisit de devenir la vingt-huitième épouse d'un marabout. Elle révèle : « Je fonctionnais dans mon milieu familial, avec des

repères de mon environnement et les repères de mon éducation traditionnelle » (Ken Bugul, 1996. p.181). L'intelligence de ce personnage n'est certainement pas étrangère à ce choix de vie. Ainsi, les femmes qui intègrent la mémoire à l'interaction exil-amour finissent par connaître le bonheur, quel que soit le lieu – Afrique ou Europe – dans lequel elles choisissent de vivre. La mémoire permet à l'homme de demeurer homme ; elle enracine définitivement en lui son identité.

### Conclusion

En définitive, quelles que soient les conditions dans lesquelles l'Africaine arrive en Europe, le salut dans l'exil demeure problématique comme nous l'avons émis dans notre hypothèse de départ. Il est une constante épreuve pour les étrangers qui doivent affronter la xénophobie, la discrimination, le racisme, le défaut d'intégration et les stigmatisations qui les présentent comme d'éternels envahisseurs, des usurpateurs d'emplois. Les romancières des nouvelles écritures de l'immigration, telles Calixthe Beyala et Ken Bugul, situent leurs œuvres dans le contexte d'une Europe aux frontières extérieures régies par les accords de l'espace Schengen. Elles suggèrent que, pour parer à tout cela et en même temps réhabiliter la situation de l'immigré à l'étranger, comme beaucoup d'autres pays d'Afrique à forte tendance à l'émigration, l'Europe se doit de revoir leur politique intérieure. Les pays du Sud doivent éradiquer les disparités économiques, par l'intégration de la population jeune dans la vie active. Pour ce faire, les Africains eux-mêmes doivent rompre avec les clichés habituels qui présentent l'Afrique comme pauvre et l'Europe comme « Terre promise ». Calixthe Beyala et Ken Bugul montrent que la route conduisant les personnages féminins de l'Afrique à l'Europe traduit un sentiment ambivalent fait d'amour et de rejet. Ce parcours provoque en eux un sentiment de tragique du fait d'une rupture entre la réalité et le désir. Le bonheur de ces personnages est alors tributaire de leur fidélité à la mémoire identitaire, quel que soit le lieu de résidence : l'Europe ou l'Afrique. Quoi qu'il en soit, chez les deux écrivaines, le bonheur des personnages n'est possible que dans une logique de retour temporaire ou définitif et d'ancrage au pays natal. La question qu'il faille se poser est de savoir : est-ce que l'Afrique n'est-elle pas finalement une terre de rédemption pour se recréer ?

### Références bibliographiques

- BEYALA Calixthe. 1992. *Le Petit prince de Belleville*, Paris, Albin Michel  
BEYALA Calixthe. 1994. *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel  
BEYALA Calixthe. 1999. *Amours sauvages*, Paris, Albin Michel  
BEYALA Calixthe. 1999. *Maman a un amant*, Paris, Editions de la Seine  
BEYALA Calixthe. 1990. *Seul le diable le savait*, Paris, Pré-aux-clercs  
BEYALA Calixthe, *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Mango  
BUGUL Ken. 1994. *Cendres et braises*, Paris, l'Harmattan  
BUGUL Ken. 1996. *Le Baobab fou*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines  
BUGUL Ken. 2000. *La Folie et la Mort*, Paris, Présence Africaine

- BUGUL Ken. 2001. *Riwan ou le chemin de sable*, Paris, Présence Africaine
- CHEVRIER Jacques. 2004. « Afrique(s)-sur-Seine : autour de la notion de « migritude », *Notre Librairie*, n° 155-156, Juillet - Décembre
- BEYALA Calixthe. 1990. *Seul le diable le savait*, Paris, Pré-aux-clercs
- BEYALA Calixthe 1995. *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Mango.
- KOM Ambroise. 2000. « Pays, exil et précarité chez Mongo Béti, Calixthe Beyala et Daniel Biyaoula », *Notre Librairie*, n° 138-139, septembre 1999-mars